

Dissertation

Le philosophe écossais David Hume écrit, en 1740, dans son *Traité de la nature humaine* (livre III, deuxième partie, section 2, tome II) : « De tous les êtres animés qui peuplent le globe, il n'y en pas contre qui, semble-t-il, à première vue, la nature se soit exercée avec plus de cruauté que contre l'homme, par la quantité de besoins et de nécessités dont elle l'a écrasé et par la faiblesse des moyens qu'elle lui accorde pour subvenir à ces nécessités. »

● Analyse de la citation et problématisation :

► 1ère lecture globale et rapide :

- Citation assez courte, constituée d'une seule phrase, qui traite de la capacité des hommes à répondre à leurs besoins naturels et qui définit la « nature humaine » (titre du traité)

- Hume affirme, avec précaution, que les hommes sont, apparemment, particulièrement mal dotés par la nature pour répondre à leurs nombreux besoins → **paradoxe** au regard de l'évidente domination de l'homme sur le globe et les autres « êtres animés »

NB : le sujet porte spécialement sur la condition humaine, non sur la condition des vivants en général.

► 2ème lecture plus approfondie : La citation s'articule en trois temps.

● 1ère partie : « De tous les êtres animés qui peuplent le globe, il n'y en pas contre qui, semble-t-il, à première vue, la nature se soit exercée avec plus de cruauté que contre l'homme »

→ Comparaison entre les hommes et les autres vivants animés, à savoir les animaux, qui met en évidence la spécificité de la « nature humaine » : les hommes sont une espèce à part dans la nature

→ Et leur singularité apparaît non pas comme une supériorité mais comme une infériorité

→ Personnification de la nature, à laquelle Hume attribue des intentions, ici la cruauté envers les hommes (cf. aussi les verbes « écraser » et « accorder » dans la suite de la citation) : la faiblesse des hommes serait donc la conséquence d'un dessein de la nature → à rattacher éventuellement au mythe de Prométhée

NB : Noter les deux modalisateurs qui témoignent des précautions de Hume et qui ouvrent la voie à un autre point de vue : « semble-t-il, à première vue » → les hommes ne sont peut-être pas si faibles qu'il n'y paraît et pourraient avoir des moyens propres de suppléer cette faiblesse initiale (exploration de ces moyens qui peut constituer le III de la dissertation).

● 2ème partie : « par la quantité de besoins et de nécessités dont elle l'a écrasé »

→ Première explication de la faiblesse humaine : ses « besoins » et ses « nécessités » sont en très nombreux, bien plus nombreux que ceux des autres animaux

→ On peut donc se demander quels sont ces « besoins » et « nécessités » particuliers, deux mots synonymes (cf. ils sont repris par le seul mot « nécessités » à la fin de la citation) qui expriment le caractère puissant, impératif, de leur effet sur l'homme : il ne peut, en effet, pas déroger à ces « nécessités » et doit obligatoirement y répondre.

NB : Noter la force du verbe « écraser » qui accentue la faiblesse humaine.

● 3ème partie : « et par la faiblesse des moyens qu'elle lui accorde pour subvenir à ces nécessités. »

→ Deuxième explication de la faiblesse humaine : la disproportion entre les « nécessités » et les « moyens » dont l'homme est doté pour y répondre

→ La « cruauté » de la nature réside dans cette contradiction entre des « nécessités » très grandes et l'incapacité naturelle à les combler.

→ Le sujet peut donc conduire à se poser un certain nombre de questions, auxquelles la dissertation doit chercher à répondre :

→ **La condition humaine semble donc intenable, du fait de cette contradiction. Or l'espèce humaine n'a pas disparu et semble même dominer « le globe ». Comment expliquer cette supériorité dont l'espèce humaine semble faire preuve à l'égard des « autres êtres animés » ?**

→ **Sommes-nous si faibles et si « écrasés » par la « cruauté » de la nature ? Notre « nature » est-elle si faible ?**

→ **Comment avons-nous développé malgré tout notre puissance ?**

Jean-Jacques Rousseau, dans *Les Confessions*, loin d'attribuer la misère humaine à la cruauté de la nature, reporte la faute sur les hommes eux-mêmes : « Insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous ! », s'exclame-t-il. Mais c'est bien la nature que Hume, son contemporain, semble accuser dans son *Traité de la nature humaine* : « De tous les êtres animés qui peuplent le globe, il n'y en pas contre qui, semble-t-il, à première vue, la nature se soit exercée avec plus de cruauté que contre l'homme, par la quantité de besoins et de nécessités dont elle l'a écrasé et par la faiblesse des moyens qu'elle lui accorde pour subvenir à ces nécessités. » En effet, comparant les hommes aux animaux, il met tout d'abord en évidence la spécificité humaine ; les hommes sont à part dans la création. Mais au lieu de se caractériser par leur supériorité, ils sont au contraire définis par leur très grande « faiblesse ». La nature, personnifiée, aurait fait preuve d'une « cruauté » particulière à leur égard, même si cette « cruauté » est doublement modalisée par l'incise « semble-t-il » et

l'expression « à première vue ». Hume explique ensuite en quoi elle consiste : les « besoins » naturels des hommes, très nombreux et pesants comme des fardeaux, puisqu'ils les « écrasent », sont sans proportion avec leur faible capacité à y répondre. Ainsi, pour le philosophe écossais, l'homme à l'état naturel, à cause de l'apparente disproportion entre ses besoins et ses moyens propres, s'avère la plus fragile des créatures que la nature ait créées. Mais, à la lumière de *La connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne et du *Mur invisible* de Marlen Haushofer, nous interrogerons ce qui peut apparaître comme un paradoxe, les hommes n'ayant pas disparu et ayant au contraire prospéré plus que tout autre créature sans doute. Comment expliquer alors cette supériorité dont l'espèce humaine semble faire preuve à l'égard des « autres êtres animés » ? Notre nature est-elle si faible ? Comment aurions-nous développé malgré tout notre puissance ?

Dans un premier temps, nous nous demanderons si les œuvres confirment cette faiblesse humaine spécifique. **Mais** nous nous demanderons **aussi**, dans un deuxième temps, si la nature n'est pas plus généreuse qu'il n'y paraît envers l'humanité. Il conviendra **alors et par conséquent** d'examiner si la puissance humaine ne réside pas dans sa capacité à dépasser sa situation naturelle et sa contradiction.

I) Faiblesse de la « nature humaine »

1) La difficile lutte des hommes pour la vie [sous-partie rédigée]

La vie en générale, mais la vie humaine en particulier, semble se caractériser dans les œuvres par une lutte permanente. L'homme apparaît bien comme une créature soumise à des « nécessités » naturelles qui souvent « l'écrasent » et contre lesquelles il semble peu armé. Par exemple, la narratrice du *Mur invisible*, le seul être humain rescapé de la catastrophe -excepté l'homme rencontré à la fin du roman, qui s'avère une menace supplémentaire pour elle-, vit une sorte de retour à l'état de nature dans la vallée encerclée par le mur. Or, tout au long du roman, elle essaye de survivre, peinant à répondre aux besoins vitaux que sont les simples faits de manger, de se soigner ou de se protéger des intempéries. « Dans le monde où je vivais, il ne pouvait exister aucune sécurité, rien que des dangers de toute part et un dur labeur » [p.298], écrit-elle en ce sens. En témoignent les nombreuses scènes où elle lutte difficilement contre la faim ou la maladie. Aussi, vit-elle plusieurs moments de désespoir et envisage le suicide devant les difficultés qui l'écrasent. « Je pouvais me tuer [...], confesset-elle. Et bien entendu, je pouvais aussi rester ici et essayer de survivre. [p.47] On retrouve cette précarité de la vie humaine dans *Vingt mille lieues sous les mers*, roman d'aventure où les personnages sont exposés à des dangers auxquels ils échappent souvent *in extremis*. C'est d'ailleurs le propre du roman d'aventure de placer les personnages face à des dangers mortels comme des attaques d'animaux sauvages ou des situations critiques. Aronnax, Conseil et Ned Land se retrouvent ainsi à la mer après le choc du Nautilus contre l'Abraham Lincoln (I,7) et ne doivent leur survie qu'à l'intervention de Nemo. Leur vie est donc précaire et le danger permanent. De même, lors de la disparition du Nautilus à la fin du roman, ils ne sont de nouveau sauvés que par miracle de la noyade. Pour Canguilhem aussi la vie est une lutte difficile avec le milieu, et c'est donc le lot de tout humain, même si l'opposition exprimée par Hume entre humains et non-humains est bien moins évidente dans la pensée de Canguilhem. « L'expérience c'est d'abord la fonction générale de tout vivant, c'est-à-dire son débat [...] avec le milieu », écrit-il dans « L'expérimentation en biologie animale » [p.28]. La vie humaine se définit donc aussi par sa précarité. Le développement de la connaissance est ainsi une réponse à la peur comme expérience de la vie : « Si la connaissance est fille de la peur c'est pour la domination et l'organisation de l'expérience humaine, pour la liberté de la vie. » déclare-t-il dans « La pensée et le vivant » [p.14]. La connaissance « consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation » [ibid.]

2) Petitesse de l'homme dans la nature

► **Les hommes confrontés aux forces extérieures, peuvent ainsi apparaître comme des êtres fragiles et disproportionnés, « écrasés » non seulement par leurs besoins, mais aussi par une nature qui peut s'avérer extrêmement violente et bien plus puissante qu'eux. Ils semblent ne disposer que de faibles moyens pour s'en protéger.**

- Verne → nombreux moments où les personnages se sentent minuscules face à la grandeur de la nature, notamment l'immensité de la mer

cf. scène fameuse où Nemo, sur le pont du Nautilus, affronte seul l'ouragan : « Vers cinq heures, une pluie torrentielle tomba, qui n'abattit ni le vent ni la mer. L'ouragan se déchaîna [...]. C'est dans ces conditions qu'il renverse des maisons, qu'il enfonce des tuiles de toits dans des portes, qu'il rompt des grilles de fer, qu'il déplace des canons de vingt-quatre. » (II,19)

cf. attaque féroce des poulpes géants ou des énormes cachalots, de l'araignée de mer géante, du dudong, les chiens de mer. → notamment l'indien pêcheur de perle attaqué par un requin (II,3)

cf. le Nautilus coincé dans les tonnes de glace du pôle sud ou puissance du maelström final : « Le Maelstrom ! Un nom plus effrayant dans une situation plus effrayante pouvait-il retentir à notre oreille ? Nous trouvions-nous donc sur ces dangereux parages de la côte norvégienne ? Le Nautilus était-il entraîné dans ce gouffre, au moment où notre canot allait se détacher de ses flancs ? » (II,22)

→ démesure de certains animaux ou phénomènes naturels qui révèlent la petitesse et donc la fragilité des hommes : cf. Nemo à Aronnax : « On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles. » (II,15)

- Haushofer → même fragilité de la narratrice face aux orages dont la violence peut être redoutable

→ elle comprend la puissance destructrice de la nature et sa propre vulnérabilité, ce dont elle n'avait pas conscience dans sa vie citadine : « je me rendis compte à quel point en ville l'orage est peu inquiétant et presque agréable. C'était si rassurant de le contempler derrière d'épaisses vitres. La plupart du temps je n'y avais même pas fait attention. » (p.104)

→ Mais à la campagne, le danger devient évident : « C'était comme si un géant, debout au-dessus de nous, les jambes écartées, balançait son marteau de fer avant de l'abattre sur notre maison de poupée. » (p.106)

- idem lors de la tempête de neige au début de son séjour : elle se sent « sans défense et abandonnée. » (p.45)

- Canguilhem → Canguilhem en appelle aussi à une forme d'humilité, même si elle est toute intellectuelle et concerne la connaissance réellement « biologique » de la vie : « Nous soupçonnons que, pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes. » (« La pensée et le vivant », p.16) → l'homme doit accepter une forme d'animalité biologique, se sentir « bête » et non pas se prendre pour un « ange » immatériel quand il veut se comprendre véritablement la vie.

3) Puissance et adaptation des vivants non-humains

► **A la différence des hommes, comme le dit Hume, les autres vivants non-humains, plantes et animaux, peuvent alors apparaître bien plus adaptés, bien mieux dotés par la nature, et donc plus généreusement dotés pour assurer leur survie et leur développement.**

- Haushofer → capacité des animaux à survivre dans des conditions difficiles, même s'ils peuvent aussi souffrir et périr

→ la narratrice comprend peu à peu qu'ils n'ont pas sa fragilité, sa sensibilité au froid par exemple, qu'ils supportent bien mieux : « Taureau continuait à grandir et ne semblait pas souffrir du froid. Son poil était à présent plus fourni, un peu ébouriffé, et son grand corps répandait autour de lui une buée tiède. Taureau aurait peut-être pu passer l'hiver dehors. J'avais tendance à projeter sur les animaux ce que ressentait mon propre corps sans protection. » (p.293)

→ c'est aussi le cas du chat sauvage Monsieur Koua-Koua ou des truites de la mare : « Elles me font toujours pitié car je ne peux pas imaginer qu'il puisse faire bon là en bas, près des pierres couvertes de mousse. » (p.293)

- Verne → rêve d'Aronnax de vivre comme un mollusque dans le confort de la coquille, pour échapper à la condition humaine, rêve régressif d'une vie plus protégée, moins angoissante et mieux adaptée : « Je rêvais – on ne choisit pas ses rêves –, je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte [dans le volcan de l'île qui contient le Nautilus] formait la double valve de ma coquille... » (II,10, *Les Houillères sous-marines*, p.373)

cf. Aronnax parle ainsi de « la prévoyante nature » (II,17)

→ Nemo, en vivant exclusivement en mer, a rompu avec la civilisation, la société des hommes, pour vivre au contact d'une nature qui lui semble plus libre et plus riche, qui transcende la médiocrité délétère de la vie humaine, cf. à Aronnax : « La mer est tout ! [...] Son souffle est pur et sain. [...] c'est l'infini vivant » (I,10)

- Canguilhem → la vie en général est adaptation au milieu dans lequel les organismes évoluent car la vie n'est pas assimilable un automatisme fixé à jamais (cf. Machine et organisme)

→ en effet, « un vivant ce n'est pas une machine qui répond par des mouvements à des excitations, c'est un machiniste qui répond à des signaux par des opérations » (« Le vivant et son milieu », p.185) : il y a « débat » entre le vivant, les animaux et leur milieu, ce qui produit leur incessante adaptation et leur adéquation remarquable au milieu.

II) Une nature plus généreuse pour les hommes qu'il n'y paraît [= réfutation partielle de la citation]

1) L'intelligence et l'adaptabilité des hommes

► **En effet, si les capacités physiques de l'homme à répondre à ses besoins peuvent sembler inférieures à celles de nombreux autres espèces, il n'est pas dénué de toute ressource. Il est avant tout un être intelligent, ce qui lui permet de compenser ses faiblesses naturelles, et de s'adapter à des situations nouvelles et inconnues.**

- Haushofer → intelligence de la narratrice qui lui permet de s'adapter à sa nouvelle situation : le roman est le récit de sa faculté à vivre dans des conditions qui lui semblaient initialement trop difficiles et qui la décourageaient

→ en effet, elle sait observer, analyser, anticiper, expérimenter, pour devenir parfaitement satisfaite de son sort à la fin du roman : « Je suis devenue un paysan, et un paysan doit prévoir. » (p.121)

→ elle peut ainsi compenser par ce que la nature ne lui a pas donné naturellement : « Il ne me manquait plus que des griffes, un épais pelage et des crocs, et je serais devenue une créature parfaitement adaptée. » (p.132)

- Verne → capacité extraordinaire de Nemo et de son équipage à parcourir le globe et à vivre exclusivement en mer et des seules ressources marines

→ cela témoigne de la très grande adaptabilité humaine, l'homme n'était pas naturellement capable de vivre ainsi :

il s'agit bien d'un « voyage extraordinaire » (cf. titre de la collection des romans de Verne) dont seuls les hommes sont capables

cf. satisfaction finale d'Aronnax d'avoir vécu une telle aventure : « N'ai-je pas vécu dix mois de cette existence extra-naturelle ? Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Écclésiaste : "Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ?" deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi. » (derniers mots du roman)

- Canguilhem → comme on l'a vu précédemment, « l'homme peut apporter plusieurs solutions à un même problème posé par le milieu. Le milieu propose sans jamais imposer une solution. » (« Le vivant et son milieu », p.181)

→ mais plus encore, l'homme est capable de modifier son milieu de vie : « L'homme devient ici, en tant qu'être historique, un créateur de configuration géographique, il devient un facteur géographique » (*ibid.*, p.182)

NB : à rapprocher du concept moderne d'anthropocène

→ en effet, l'homme est capable de pensée pour résoudre les problèmes qu'il rencontre : « La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (penser c'est peser, etc.) devant l'obstacle surgi. » (« La pensée et le vivant », p.12) → importance de la pensée pour Canguilhem (il est philosophe !)

2) La force vitale et l'ambition des hommes

► **Les œuvres mettent aussi l'accent sur la capacité de résistance, la persévérance, la force vitale dont les hommes sont capables pour surmonter les difficultés auxquelles ils doivent faire face.**

- Canguilhem → réflexion philosophique sur l'élan vital, en opposition avec la réduction cartésienne du vivant à une machine, ce qui dévitalise la vie : le vivant a « ses normes vitales propres », écrit Canguilhem

cf. concept de « vie » central dans sa pensée, cf. titre *La connaissance de la vie*

cf. influence du vitalisme de Bergson sur la pensée de Canguilhem

→ la vie est connaissance et développement pour survivre, ce qui est le sens profond de la science comme désir de connaissance : « la naissance, le devenir et les progrès de la science [...] doivent être compris comme une entreprise assez aventureuse de la vie » (« Le vivant et son milieu », p.197)

cf. « Vivre c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence » (*ibid.*, p.188)

cf. « La vie est expérience, c'est-à-dire improvisation, utilisation des occurrences ; elle est tentative dans tous les sens. » (« machine et organisme », p.151-152)

- Verne → force de vie des personnages, toujours partants pour découvrir, agir, etc. : l'homme, aventurier par nature, se caractérise par cette soif inextinguible de connaissances et cette force de vivre qui l'incite à explorer le monde pour le conquérir et à vouloir sans cesse dépasser ses limites

cf. curiosité insatiable d'Aronnax, optimisme et bonne humeur sans faille de Conseil, vitalité et appétit de vivre de Ned Land qui le poussent à prendre sans cesse des risques

cf. désir de découvrir le pôle sud et de le conquérir de la part de Nemo → cf. Aronnax à propos du capitaine : « Je savais cet homme audacieux jusqu'à la témérité ! Mais vaincre ces obstacles qui hérissent le pôle Sud, plus inaccessible que ce pôle Nord non encore atteint par les plus hardis navigateurs, n'était-ce pas une entreprise absolument insensée, et que, seul, l'esprit d'un fou pouvait concevoir ! » (II,13)

- Haushofer → courage de la narratrice, force de résistance devant les aléas qui en font une figure héroïque dont le goût de la vie est une forme de sagesse

→ malgré des moments de découragement, elle garde foi en la vie : « Je n'étais plus assez jeune pour envisager sérieusement le suicide. » (p.47)

cf. aussi : « J'aime toujours la vie mais un jour j'aurais assez vécu et je serai contente de voir venir la fin. » (p.121) → lucidité quand à sa finitude d'être vivant qui n'altère pas, bien au contraire, sa force de vivre et son courage.

3) Les ressources naturelles

► **La nature n'est d'ailleurs pas aussi « cruelle » envers les hommes que le dit Hume. Elle leur offre souvent des ressources nombreuses que leur intelligence leur permet d'exploiter pour répondre au mieux à leurs besoins.**

- Verne → la mer offre à Nemo et aux habitants du Nautilus tout ce dont ils ont besoin pour vivre, et même de façon très confortable, voire luxueuse.

→ pour ceux qui la connaissent et qui sont audacieux, la nature offre donc des ressources presque inépuisables à exploiter.

cf. Nemo à Aronnax : « la mer fournit à tous mes besoins. » (I,10) : besoins alimentaires, vestimentaires, mais aussi énergétiques (électricité pour divers usages) et esthétiques (merveilles à exposer, paysages à contempler...)

cf. Nemo à Aronnax encore, à propos de la mer : « J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même et qui est toujours ensemencée par la main du Créateur de toutes choses. » (I,10)

- Haushofer → la narratrice exploite les ressources naturelles - animales et végétales - qui lui permettent sa survie, voire une vie heureuse et épanouie : générosité de la nature malgré sa violence parfois, cycle des saisons qui permet « la naissance, la mort, les saisons, la croissance et le déclin. » (p.175)

→ la forêt lui semble un lieu idyllique, bien plus conforme à la vie véritablement vécue que la ville où elle vivait avant : « J'aime beaucoup vivre dans la forêt, à présent, et il me serait difficile d'en partir. [...] Parfois je pense qu'il aurait été agréable d'élever mes enfants ici, dans les bois. Pour moi, cela aurait été sans doute le paradis » (p. 90).

- Canguilhem → possibilité pour l'homme de s'inspirer de la nature pour trouver des solutions aux obstacles qu'il rencontre dans sa vie par la construction de machines : biomimétisme de nombreuses techniques humaines

→ dans « Machine et organisme », Canguilhem explique en effet l'antériorité de la vie sur la machine, et non l'inverse : les machines sont des imitations de l'organique, des copies du vivant → c'est donc aussi grâce à la nature, à sa diversité, que l'homme a pu inventer de quoi dépasser ses propres limites naturelles

III) Dépasser sa condition naturelle pour s'élever : le propre de la « nature humaine » [= dépassement]

1) La technique et la science

► **L'intelligence humaine a permis le développement de savoirs, techniques et scientifiques, qui lui ont permis et lui permettent encore de s'affranchir d'un état de nature dangereux et pénible, et d'être avant tout un être de culture, ce en quoi pourrait résider sa supériorité.**

- Canguilhem → l'homme façonne son milieu par ses connaissances, empiriques ou théoriques

NB : débat sur la primauté de la technique sur la science dans « Machine et organisme »

→ rôle central de la connaissance dans la condition humaine : « La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu. » (« la pensée et le vivant », p.12)

→ Canguilhem reconnaît le rôle central joué par l'expérimentation en biologie, grâce à Claude Bernard, pour mieux connaître les organismes vivants, et celui de la science en général.

- Verne → éloge du développement technique et scientifique

→ grande ingéniosité technique de Nemo, cf. visite du Nautilus lors de laquelle Aronnax découvre la merveille technologique qu'est le sous-marin, cf. à Nemo : « *Ah ! commandant, m'écriai-je avec conviction, c'est vraiment un merveilleux bateau que votre Nautilus !* » (I,13)

cf. électricité pour animer le Nautilus extraite astucieusement de la mer, système d'aération, etc.

→ Nemo qualifie ainsi son sous-marin, mettant en avant l'exploit scientifique et technique qu'il représente : « Voilà le navire par excellence ! Et s'il est vrai que l'ingénieur ait plus de confiance dans le bâtiment que le constructeur, et le constructeur plus que le capitaine lui-même, comprenez donc avec quel abandon je me fie à mon Nautilus, puisque j'en suis tout à la fois le capitaine, le constructeur et l'ingénieur ! » (I,14)

→ Voir aussi la visée pédagogique de diffusion des connaissances scientifiques et techniques de la collection *Les Voyages extraordinaires* : Nemo, Aronnax et Conseil sont des savants, comme on en trouve beaucoup dans les romans de Verne, qui incarnent une sorte de perfection humaine, cf. Aronnax admire en sens Nemo

- Haushofer → Certes, retour à une connaissance plus simple et plus écologique, mais les connaissances techniques, le savoir empirique, notamment agricole, sont indispensables à sa survie : elle est « devenue un paysan » (cf. II-1)

→ acculturation de la narratrice qui tourne le dos à une forme de modernité mais qui apprend des savoirs essentiels et directement utiles qui lui permettent de s'adapter et vivre dans un nouvel environnement

→ noter que les outils techniques, comme le fusil, les divers objets fabriqués par les hommes, les denrées stockées qu'elle trouvent et dont elle se sert, participent pleinement à sa survie, car sans eux, elle n'aurait pu résister

cf. elle compte ses quelques biens, notamment les précieuses allumettes qui lui restent pour allumer le feu qui lui est nécessaire : « Le grand sac de pommes de terre, la grande quantité d'allumettes et de munitions se sont révélés d'une importance vitale. [...] Sans toutes ces choses que je dois aux craintes de Hugo, je ne serais plus en vie. » (p.49-50)

2) La vie sociale et la solidarité

► **La force des hommes qui leur permet de dépasser la faiblesse de leur condition originelle réside aussi dans**

leur organisation collective et la solidarité qui s'y manifeste.

● Canguilhem → l'individu vivant, et notamment humain, ne peut que tisser des liens avec les autres individus de son milieu : « Le premier milieu dans lequel vit un organisme, c'est un entourage de vivants qui sont pour lui des ennemis ou des alliés, des proies ou des prédateurs. » (« Le vivant et son milieu », p.175)

cf. aussi dimension collaborative de la découverte scientifique et philosophie : dialogue constant de Canguilhem avec ses prédécesseurs (Descartes, Comte, Pasteur, Lamarck...) et ses contemporains dans *La connaissance de la vie* → le philosophe et le savant ne peuvent travailler seuls : la connaissance est le produit d'un travail collectif

● Verne → Nemo, pourtant figure du solitaire misanthrope, et l'équipage du Nautilus forment une communauté solidaire et fraternelle, profondément unie, qui leur permet cette vie extraordinaire en mer, cf. pleurs de Nemo à la mort du marin : « le capitaine Nemo pleurait en regardant les flots. Sa douleur fut immense. » (II,19)

→ plus largement, solidarité de Nemo avec les exploités se la Terre, cf. à propos du pauvre pêcheur d'huîtres attaqué par un requin : « Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là ! » (II,3)

→ voir aussi l'amitié et la solidarité entre Aronnax, Conseil et Ned Land, cf. l'épisode du naufrage où Aronnax est sauvé par Conseil au péril de sa vie ou l'épisode où Aronnax survit à l'asphyxie grâce à ses compagnons qui partagent avec lui le peu d'oxygène qui leur reste

● Haushofer → au contraire, la narratrice fait l'expérience d'une solitude radicale, en tant que seule survivante : il s'agit pour elle d'exister par elle-même, indépendamment des autres hommes, contrairement à sa vie d'avant : « Je prenais conscience que tout ce que j'avais pensé ou fait dans le passé n'avait été qu'une imitation sans valeur. D'autres hommes avaient pensé et agi, avant moi et pour moi. Je n'avais eu qu'à suivre leur trace. » (p.245)

→ mais elle établit une communauté interspécifique avec les animaux (le chien, la chatte, la vache, le veau, etc.) : « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. » (p.274)

→ compagnonnage avec les non-humains avec lesquels elle forme une véritable famille, plus fraternelle et solidaire peut-être que les communautés humaines → peut-on parler de misanthropie de Haushofer ?

3) Limites au progrès humain et violence destructrice des hommes : la cruauté est une affaire humaine

► **A l'inverse du propos de Hume, c'est parfois l'excès de force des hommes, leur violence et leur hybris qui présentent un danger pour eux-mêmes mais aussi pour leur environnement, voire pour « les autres êtres animés » et le globe tout entier.**

● Haushofer → dimension écologique du roman : proposer un autre rapport à la nature que celui de la domination virile de la nature

→ catastrophe qui a anéanti toute vie humaine et animale : dénonciation de la militarisation du monde pendant la Guerre froide

→ être désormais à l'écoute de la nature et de ses rythmes : « Dans le silence bruisant de la prairie, sous le ciel immense, il m'était presque impossible de rester un moi unique et séparé, une aveugle petite vie entêtée qui refusait de se fondre dans la grande communauté. » (p.215)

● Verne → aussi dimension écologique dans la critique des massacres gratuits et de l'exploitation abusive des ressources, cf. Aronnax : « les baleiniers anglais et américains, dans leur rage de destruction, massacrant les adultes et les femelles pleines, là où existait l'animation de la vie, avaient laissé après eux le silence de la mort. » (II,13)

→ dénonciation par Nemo de la violence gratuite de Ned Land qui veut tuer les baleines pour le plaisir : « Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. » (II,12)

→ méchanceté de l'homme, que fuient Nemo et son équipage, à laquelle s'oppose la beauté de la nature sauvage

● Canguilhem → critique des risques que la domination excessive de l'homme sur la nature peut engendrer : manipulations génétiques, eugénisme, cf. figure de l'apprenti sorcier à la fin de « Monstruosité et monstreux » : dénonciation de la tératologie expérimentale : « Que dirons-nous le jour où nous apprendrons qu'on a tenté sur l'homme des expériences de tératogénie ? Du curieux au scabreux et du scabreux au monstrueux, la route est droite sinon courte. » (p.233)